3

DES MALADIES

QUI ONT RÉGNÉ A MALTE

PENDANT

LE BLOCUS DE L'AN VII ET VIII;

ET

OBSERVATIONS DE CHIRURGIE.

APERÇU PRÉSENTÉ A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS,

PAR JEAN-PIERRE FAUVERGE,

Chirurgien-Major de la 80e. demi-brigade d'Infanterie de ligne, et chargé en chef du service de la Chirurgie à l'Hôpital militaire de Malte pendant le Blocus de cette Place.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE

DE BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

XI. — MDCCCIII.

PROFESSEURS.

CITOYENS	COURS.
CHAUSSIER, DUMESRIL.	*Anatomie et Physiologie.*
FOURCROY, DEYEUX.	*Chimie médic. et Pharmacie.*
HALLÉ, DESGENETTES.	*Physique médicale et Hygiène.*
LASSUS, PERCY.	*Pathologie externe.*
PINEL, BOURDIER.	*Pathologie interne.*
PERILHE, RICHARD.	*Histoire naturelle médicale*
SABATIER, LALLEMENT.	*Médecine opératoire.*
PELLETAN, BOYER.	*Clinique externe.*
CORVISART, LE ROUX.	*Clinique interne.*
DUBOIS, PETIT-RADEL.	*Clinique de Perfectionnement.*
LE ROY, BAUDELOQUE.	*Accouchemens, Maladies des Femmes ; Éducation physique des Enfans.*
LECLERC, CABANIS.	*Histoire de la Médecine, Médecine légale.*
THOURET.	*Doctrine d'Hippocrate et Histoire des cas rares.*
SUE.	*Bibliographie médic.*
THILLAYE.	*Démonstration des instrumens de médecine opératoire, et des drogues usuelles.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs Auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

À

MON FRERE

ANTOINE FAUVERGE,

PROFESSEUR

EN MÉDECINE

EN

L'UNIVERSITÉ

DE

BARCELONNE.

DES MALADIES

Qui ont régné à Malte, pendant le Blocus de l'an VII et VIII, et Observations de Chirurgie.

J'ai choisi, pour sujet de cette Dissertation, les maladies qui ont régné à Malte, pendant le dernier blocus, que les troupes françoises ont si long-tems et si glorieusement soutenu sous les ordres du Général *Vaubois*, maintenant Membre du Sénat.

Témoin des circonstances qui ont pu déterminer ces maladies, et des moyens employés pour les combattre, j'ai cru pouvoir traiter cet objet moins mal qu'un autre; et j'ai ajouté quelques Observations rares, que l'exercice en chef de la Chirurgie, dans l'Hôpital militaire de Malte, m'a permis de recueillir. Puisse l'intérêt de la mémorable expédition, qui amena le blocus de Malte, s'étendre aux objets qui vont m'occuper!

Esquisse de la Topographie de l'Isle de Malte.

L'Isle de Malte, située au milieu de la Méditerranée, entre la Sicile et la portion de l'Afrique, désignée sous le nom de *Barbarie*, au 35 d. 30 ′ de latitude, et 30 d. 30 ′ de longitude, est formée par un rocher autrefois aride; mais devenu productif, depuis que l'industrieuse activité de ses habitans a su le couvrir d'une couche de terre, qu'ils ont été emprunter à la fertile Sicile.

Cette Isle à sept lieues de long, trois de large, et vingt et une de circuit.

Sa surface, inclinée du sud-ouest au nord-ouest, est traversée du sud au nord par une chaîne de montagne peu élevées, et dont la cime est coupée par des gorges et des collines.

La température moyenne, évaluée à 20 degrés pendant l'été, et à 7 pendant l'hiver, s'élève ou s'abaisse successivement plusieurs fois dans le même jour : ce sont les vents du nord et du midi qui produisent cette variation.

La ville est située au nord-est de l'Isle, et au bord de la mer. Elle est divisée en deux

parties principales; la cité de l'est porte le nom de la *Valette*, dénomination que l'admiration de l'Europe a consacrée à la mémoire du Guerrier fameux, qui défendit si glorieusement Malte contre les forces des Ottomans; l'autre partie de la ville se nomme *Cité de l'est*.

C'est dans la première, et au nord de la partie inférieure, sur un terrain qui domine la mer d'environ quarante pieds, qu'est situé l'hôpital. On peut consulter, sur l'étendue, la beauté et l'administration de cet établissement, l'*Histoire médicale de l'Armée d'Orient*, publiée l'an X, par le Professeur *Desgenettes*.

Les eaux pluviales, recueillies sur les terrasses et conservées dans des citernes, servent de boisson aux habitans de Malte. Il y a à *Cité Valette* une fontaine, mais l'aqueduc qui la verse est toujours, en cas de siége, à la disposition de l'ennemi, qui ne manque jamais de le couper.

L'agriculture ne peut fournir aux besoins de l'Isle; à peine produit-elle du blé pour la nourriture de quatre mois: il est vrai que l'on recueille d'excellens fruits, et en grande abondance. La Place de Malte doit donc succomber toutes les fois qu'elle sera rigoureusement bloquée.

Le Maltois, en général, sobre, fort et robuste, a une taille moyenne, le teint basané, les cheveux très-noirs, les muscles bien prononcés, et les veines saillantes. Les maladies bilieuses, les fièvres intermittentes, les affections catarrhales et les hémorroïdes, affectent plus particulièrement les habitans de Malte.

Il est assez évident, par cette esquisse, que l'Isle de Malte est dans une position favorable à la santé, et qu'on n'y trouve point la cause des maladies qui ont exercé leurs ravages sur les troupes chargées de sa défense, et que c'est dans les circonstances qui ont accompagné le blocus, qu'il faut les chercher.

§. Ier.

Les troupes françoises, sous les ordres immédiats du Général Bonaparte, notre glorieux Premier Consul, débarquèrent dans l'Isle de Malte à la fin de prairial an 6, après une traversée de vingt-cinq à trente jours, qui fut des plus agréables, à cause des bons vents qui régnèrent pendant tout ce tems, ainsi qu'on peut le voir avec détail dans l'ouvrage cité ci-dessus, du Professeur *Desgenettes*.

Les soldats, qui n'avoient été nourris dans

cette traversée qu'avec des viandes salées, se livrèrent avec avidité, dans les premiers jours qui suivirent le débarquement, à l'usage de la viande fraîche, du vin et des liqueurs plus spiritueuses encore.

Au bout de quelques jours, plusieurs soldats de la garnison se plaignoient de diarrhée : l'usage de l'eau à la glace et les bains d'eau de mer parurent la faire céder.

Les mois de messidor, thermidor et fructidor, furent très-chauds ; mais les soirées étoient fraîches et le ciel beau et serein.

On n'observa pendant ces trois mois que des rhumes légers et quelques fièvres synoques simples ou angio-téniques.

En vendémiaire, brumaire et frimaire de l'an 7, la chaleur fut excessive. La température, rendue très-variable par les vents du nord et du midi, qui régnèrent alternativement, ce qui nous fit éprouver des transitions subites et continuelles, du chaud au froid, et du froid au chaud.

A cette époque, la garnison, privée de vivres frais et de vin, fut réduite à l'eau et à une seule ration de viande salée ou de légumes secs, vieillis dans les magasins et altérés par les vers.

Ce fut alors que les affections catarrhales

et la dyssenterie se manifestèrent; mais l'hôpital avoit encore de bons alimens : la glace, les oranges et les citrons, n'y manquoient pas; aussi les maladies parurent céder à l'emploi des moyens convenables.

Les mois de nivôse, pluviôse et ventôse, furent froids et pluvieux. La garnison, forcée à un service actif et pénible, par les fausses attaques du dehors, et par la crainte de surprises au dedans, passoit presque toutes les nuits sur les remparts, exposée à toutes les intempéries de l'air; et elle ne se retiroit qu'au jour, pour aller, avec des vêtemens mouillés, se livrer, avec une perfide sécurité, à un sommeil qui lui préparoit de nouveaux maux.

Le scorbut, les affections vermineuses et la nyctalopie, commencèrent à paroître. L'air, les alimens, l'humidité, les fatigues et la malpropreté, étoient autant de causes, qu'il étoit difficile et souvent impossible de combattre.

Les mois de germinal, floréal et prairial, furent brumeux et pluvieux, et les vents du sud régnèrent continuellement : aussi le scorbut parcourut ses périodes avec une rapidité alarmante, et fit des ravages affreux.

Ceux qui, jusqu'alors, n'en avoient senti que de légères atteintes, en éprouvèrent bien-

tôt les symptômes les plus terribles. Les gencives devenoient engorgées et sanguinolentes, les dents vacillantes, et la bouche très-fétide. Succédèrent bientôt les douleurs vives à la poitrine, des pesanteurs à la région précordiale, des échymoses à la surface presqu'entière du corps, innapétence, prostration des forces vitales; la peau des extrémités inférieures étoit sèche et tendue; les lèvres étoient épaisses et livides, le teint pâle et plombé, le visage bouffi. Il survenoit quelquefois des hémorragies passives du nez et de la bouche; enfin, la tension du bas-ventre et la difficulté de respirer, conduisoient à la mort.

Près de six cens braves périrent, avant qu'on pût ralentir le cours de ce fléau.

Près de six cens malades étoient à l'hôpital, qui commençoit à manquer d'approvisionnemens : il n'y avoit plus que cinquante livres de viande par jour.

La nourriture du plus grand nombre consistoit en haricots. Les plus malades avoient une seule once de viande, un peu de poisson, ou un œuf.

Le pain et le vin auroient été préférables à tout, si le scorbut n'entraînoit pas toujours une anorexie, que l'on ne peut corriger que par des alimens légers, de facile digestion,

et pouvant, en quelque sorte, se passer de l'utile préparation qu'ils reçoivent dans la bouche.

Pouvoit-on attendre des résultats heureux de l'emploi du quinquina, de quelques sudorifiques, des sucs d'herbes, du petit-lait ou des oranges, que l'on pouvoit encore se procurer, quoiqu'en très-petite quantité ? Ces moyens bons, je pense, dans le début de la maladie, étoient infidèles à une période avancée, sur-tout sans le concours des alimens convenables.

Le Cit. *Robert*, Médecin en chef de l'hôpital militaire de Malte, assure avoir obtenu des succès, de l'administration d'un verre de lait ou petit-lait, auquel on ajoutoit du suc d'orange ou de citron ; et il dit, que ces moyens anti-scorbutiques dépuroient la masse des humeurs, et les dévioient avantageusement de leur tendance à se porter sur la poitrine. (*Voyez Mémoire sur la Topographie physique et médicale de Malte, suivi de l'Histoire des maladies qui ont régné dans cette ville parmi les troupes françoises, sur la fin de l'an VI, et pendant les années VII et VIII*, par le Citoyen *Robert;* inséré dans le IVe. volume des *Mémoires sur l'Égypte*, publiés par le Professeur *Desgenettes*. Paris, an XI.)

Pour moi, qui considérois la dégénérescence humorale comme l'effet de la débilité de l'action vitale à laquelle les humeurs sont subordonnées, je n'ai point eu occasion, en employant les moyens cités ci-dessus, d'en confirmer l'efficacité.

Je dois ajouter, que je comptois peu sur ces secours, et ne point sur-tout omettre, que l'usage de la drêche ne répondit point aussi à l'attente qu'on en avoit conçue, et qu'elle se digéroit difficilement.

La nyctalopie étoit en partie produite par les mêmes causes que le scorbut, et la dilatation forcée des pupilles, nécessitée par la surveillance de la nuit sur les remparts.

Les fumigations faites avec des plantes et des foies d'animaux, produisirent peu d'effet. Les vomitifs, et les vésicatoires à la nuque, ne furent guère suivis de plus de réussite; mais je tirai un meilleur parti de quelques gouttes de laudanum liquide, versées matin et soir sur les yeux; moyen, dont l'emploi me fut suggéré par le Cit. *Raynaud,* Chirurgien de la marine.

Quant aux vers, ne les considérant que comme un effet de l'état de foiblesse des intestins, inséparable du scorbut, je ne m'en occupai pas d'une manière spéciale.

Mes soins se tournoient vers les moyens

prophylactiques. On avoit, entr'autres bases, ce fait important : les officiers, qui n'étoient pas mieux nourris que les soldats, mais qui étoient plus propres, mieux couchés, et moins exposés à l'humidité de la nuit, furent épargnés, excepté un seul, encore n'eut-il que de légères atteintes de scorbut.

Il n'y eut pas un seul officier attaqué de nyctalopie.

Le scorbut n'attaqua, parmi les habitans, que des vieillards pauvres, mal nourris, mal vêtus, couchés dans des lieux bas et humides. Je n'ai jamais ouï dire qu'aucun ait eu la nyctalopie.

Les médecins du pays n'avoient jamais observé ces maladies dans leur Isle.

Le Général *Vaubois* vit bien, que pour arrêter les progrès du mal, il étoit indispensable de faire barraquer ses troupes sur les remparts. Il distribua, en outre, à chaque compagnie, une portion de terrain à cultiver pour le mettre en jardins : ce qui maintint une utile activité, qui en éloignant les affections mélancoliques, produit de l'oisiveté, procura aux troupes des alimens et des bénéfices qui contribuèrent à l'amélioration de leur sort.

La gymnastique militaire encouragée, et même ordonnée, toujours par les soins paternels

nels du Général commandant en chef, produisit également les meilleurs effets sur la santé des troupes.

Les mois de messidor, thermidor et fructidor furent très-chauds; mais il régna le soir un bon vent frais, et on essuya de tems en tems des pluies douces.

La nyctalopie et les vers disparurent.

Les mois de vendémiaire, brumaire et frimaire, de l'an VIII, furent très-beaux, et l'on n'observa rien de particulier.

Ceux de nivôse, pluviôse et ventôse furent assez doux; cependant le dernier fut un peu pluvieux et froid : il parut beaucoup d'aphtes à la bouche.

Le printems suivant fut sec et boréal, et n'offrit rien de remarquable.

Les deux premiers mois de l'été furent très-variés; mais sans pluies.

Ce fut alors que se manifesta, avec une grande intensité, la constitution vermineuse. Tous les individus furent atteints de lombrics d'une grosseur et d'une longueur étonnantes. Les animaux domestiques n'en furent pas exempts; j'en ai observé dans des poules et des lapins : on ressentoit la présence de ces parasites, amoncelés par centaines dans le même individu, par des picotemens vagues au bas-ventre et à la poitrine.

Les vermifuges doux, tels que les huileux, les poudres et décoctions amères, n'avoient pas de prise. La coraline de Corse fraîche en substance, mêlée en salade avec de l'ail, fut le remède le plus actif; il réussit à faire rejeter les vers par pelotons.

Je ne partage point l'opinion de l'estimable citoyen *Robert*, qui attribue la cause de cette maladie à l'excès des végétaux et de l'huile.

D'abord, à cette époque, ces alimens étoient fort rares et forts chers. Le défaut d'eau avoit fait abandonner la culture des jardins : la tempérance étoit commandée par la pénurie.

Je crois donc qu'il faut chercher la cause de ces vers dans le mauvais état des citernes presqu'épuisées, qui ne nous fournissoient plus qu'une mauvaise eau chargée d'une grande quantité de substances hétérogènes.

Dans les premiers jours de thermidor, une pluie d'orage qui tomba pendant deux heures, remplit les citernes; et à partir de cet instant l'affection vermineuse disparut.

REMARQUES SUR LES BLESSÉS ET LES VÉNÉRIENS.

Au commencement de la diathèse scorbutique, les plaies passoient presque toutes à l'état gangreneux, et celles faites par les vésicatoires suivoient la même marche.

Si dans les plaies d'armes-à-feu il m'arrivoit de débrider ou de pratiquer quelques incisions, de faire saigner les malades, ou les tenir à la diète, le scorbut ne tardoit pas à paroître, et à faire des progrès proportionnés à la foiblesse des individus. La gangrène suivoit la même marche, et rien ne pouvoit la borner.

Quand par fois les plaies venoient à se déterger, c'étoit pour se recouvrir d'une couche de chair molle, épaisse et baveuse, saignant au plus doux pansement et au plus léger mouvement de la part du malade. Si je l'enlevois, ce qui se faisoit facilement avec le doigt seulement, bientôt une nouvelle couche de la même nature remplaçoit la première.

Quelquefois ces mêmes plaies marchoient rapidement vers leur cicatrisation; mais, à l'instant où je comptois sur leur guérison, elles revenoient à leur premier état.

Le feu et autres excitans présentés ou appliqués sur ces plaies, aidés des toniques et des anti-scorbutiques pris intérieurement, ne pouvoient amener une bonne suppuration, et beaucoup de blessés mouroient après de longues souffrances.

Je changeai ma pratique, et ne fis plus usage des incisions, dilatations, saignées, diète, purgatifs, que dans les cas d'absolue nécessité ; tels que la lésion d'un viscère, la présence incommode d'un corps étranger, ou une hémorragie profonde.

Quand un blessé entroit à l'hôpital, je le faisoit d'abord vomir, ensuite je m'occupois à soutenir ses forces. Je n'employois dans mes pansemens que de la charpie : ces précautions m'ont réussi, malgré les mauvais alimens de mes malades.

Sur environ quatre-vingt coups de sabre, presque tous ont guéri par le premier appareil.

Sur douze amputations, dix ont parfaitement réussi.

Les vénériens auxquels on administroit le mercure, sous quelque forme qu'il fût, devenoient bientôt scorbutiques au plus haut degré. Les bubons étoient frappés d'une gangrène sèche et noire comme le charbon, qui s'étendoit avec rapidité aux parties voisines.

Les gencives et les glandes salivaires devenoient tuméfiées, sèches, puis noires, peu avant une mort inévitable.

Quarante vénériens, en moins de trois mois, sont morts de la sorte.

Le Chirurgien Maltois *Mikalef*, Praticien de mérite, chargé du traitement des vénériens, se décida à les traiter avec des sudorifiques énergiques, et à ouvrir les bubons par le caustique, dès qu'ils paroîtroient vouloir aboutir.

Un sirop, dans lequel entroit une forte décoction des quatre bois, dits *sudorifiques*, soutenue par une tisane également sudorifique, des sucs anti-scorbutiques et un grain d'extrait d'opium chaque soir, formoient le traitement.

La potasse rendue caustique, ou le cautère actuel, servoient à ouvrir les bubons.

Dès le commencement du traitement on employoit les bains.

Ce traitement réussit très-bien.

OBSERVATIONS DE CHIRURGIE.

OBSERVATION *sur un coup de sabre avec lésion du foie.*

UN canonnier du vaisseau de guerre *le Guillaume Tell,* fut apporté à l'hôpital le 20 ventôse, an 7, blessé d'un coup de pointe de sabre, qui lui étoit entrée vers la partie antérieure et moyenne de la région épigastrique, et sortie à la partie postérieure un peu externe de l'hypocondre droit, après avoir lésé le foie, comme l'annonçoient la direction du coup, l'hémorragie considérable, et un petit lambeau de ce viscère qui se présentoit à l'ouverture de la plaie postérieure.

Je tins cette plaie ouverte, pour laisser une libre issue aux liquides qui auroient pu s'épancher dans la cavité abdominale, et je réunis la plaie antérieure. La saignée, les fomentations émollientes sur le bas-ventre, des lavemens, une boisson acidulée et la diète prévinrent les accidens, et dans vingt jours le malade guérit très-bien. Six ou huit mois après il mourut du scorbut, et je ne le sus

pas à tems, pour examiner, sur son cadavre, les suites de mon opération.

Observation *sur un coup de feu à la jambe.*

Le Cit. *Pachot*, Capitaine à la 80e. demi-brigade d'Infanterie de bataille, fut blessé vers la partie antérieure et moyenne de la jambe droite par une balle, qui fractura en grands éclats le tibia : le sujet étoit d'ailleurs sain et robuste.

J'agrandis les deux plaies qui se trouvoient aux bords interne et externe du tibia, et contins par un appareil convenable les pièces de l'os rapprochées.

Les huit premiers jours tout alla bien ; le neuvième, il survint une douleur très-vive, occasionnée par un fragment d'os, que je fus obligé d'extraire : ce fut le tiers moyen de la moitie du tibia. Après cela, il y eut suppuration abondante pendant près d'un mois, des esquilles ou exfoliations ; ensuite des bourgeons charnus s'élevèrent du fond de la plaie et de l'enveloppe médullaire, et conjointement avec ceux des bords de la plaie, remplirent l'intervalle considérable qu'avoit occasionné la perte de l'os : les autres éclats se consolidèrent, et la plaie guérit totalement.

Bientôt après, j'eus cependant à combattre, au pourtour de l'articulation du pied et au voisinage de la plaie, plusieurs dépôts successifs. Je craignis d'être obligé d'en venir à l'amputation, et regrettai de n'y avoir pas songé lors de l'accident : le malade, avec beaucoup de soin, eut le bonheur de guérir.

J'observe que le quinquina et l'opium, donnés intérieurement à d'assez fortes doses, et des cataplasmes faits avec la décoction du premier de ces médicamens, m'ont paru favoriser puissamment le rétablissement du malade.

Les résultats de cette blessure, sont une ankilose du pied, la rétraction du tendon d'achille, et l'atrophie de l'extrémité. Cependant, le brave militaire qui est le sujet de cette Observation, commande encore sa compagnie, et marche sans canne : il est seulement obligé de porter une chaussure, avec un talon d'un pouce et demi plus haut que l'autre.

Observation *sur la maladie désignée sous le nom de* Spina ventosa.

Un soldat de la 19e. demi-brigade d'Infanterie de ligne, entra à l'hôpital le premier pluviôse an 7, atteint d'une douleur vive à la partie antérieure et moyenne de la jambe

droite, lieu où se trouvoit une ancienne cicatrice, provenant d'un ulcère avec carie.

Les topiques convenables ne le soulagèrent pas, et trois jours après la douleur étoit insupportable. Soupçonnant alors la présence de quelqu'esquilles, je découvris l'os dans toute l'étendue de la cicatrice, et l'ayant trouvé persillé et baigné d'une sanie noirâtre, je crus devoir appliquer le feu. La douleur continuant, je jugeai qu'elle avoit son siége dans le canal médullaire, et je le mis à découvert par l'application de deux couronnes de trépan qui donnèrent issue à une grande quantité de sanie purulente et fétide, ce qui soulagea de suite le malade. Mais, comme le canal étoit dénudé dans une grande partie de son étendue, je proposai d'enlever toute la partie morte du tibia. Le malade, qui avoit repris des forces, éloigna l'idée d'une pareille opération. Il alla assez bien pendant environ cinq mois, après quoi les chairs devinrent baveuses, mollasses, et la jambe et le pied œdémateux. Le malade consentit à se laisser opérer, et le fut le premier messidor.

Je fis cette opération aussi haut qu'il me fut possible, et malgré cette précaution, je trouvai les muscles si pâles et si infiltrés, et la moelle tellement altérée, que je désespérai presque du succès; mais j'eus la satisfaction

de voir s'établir, au bout de quinze jours, une bonne suppuration; l'os se recouvrit bien, et la cicatrice fut parfaite dans les premiers jours de thermidor.

Observation *sur une amputation à l'avant-bras.*

Un chasseur de la 21e. demi-brigade d'Infanterie légère, entra à l'hôpital le 14 floréal an 7; un fusil de rempart venoit de lui éclater dans la main gauche, et lui avoit brisé ou dépouillé tous les os de cette partie. Le besoin de l'amputation étoit manifeste, et je la fis sur le champ, malgré la stupeur locale. Le malade fut saigné deux fois dans les deux premières heures, ce qui rappella la circulation et la sensibilité. Au bout de vingt jours, le malade étoit guéri, sans avoir presque ressenti l'opération.

Observation *sur un coup de feu à la poitrine.*

Un soldat de la 19e. demi-brigade d'Infanterie de ligne, fut conduit à l'hôpital le 10 messidor, blessé d'un coup de balle, reçu immédiatement au-dessous de la clavicule du côté droit et vers la partie moyenne. La balle,

qui auparavant avoit frappé sur un corps dur, s'étoit aplatie en forme de tranchant, et fit une plaie transversale semblable à celle d'un coup de sabre. Cette blessure présenta d'abord les accidens les plus fâcheux : hémorragie considérable, sur-tout dans l'inspiration ; la respiration pénible ; le pouls très-petit ; grande inquiétude ; changement continuel de position ; la face cadavéreuse ; sueurs froides ; enfin, tout annonçoit une mort prochaine.

J'introduisis d'abord dans la plaie quelques bourdonnets de charpie, dans la vue d'arrêter l'hémorragie : ayant trouvé dans l'après-midi le pouls un peu élevé, le malade fut saigné deux fois ; il passa la nuit très-agité, et cependant le lendemain son pouls étoit presque comme dans l'état de santé, et la respiration moins laborieuse. On continua une tisane légèrement émulsionnée, et on fit prendre un lavement. La journée fut assez bonne, la nuit se passa moins bien : le troisième jour le malade étoit dans un calme parfait : le cinquième jour il fut saisi d'une difficulté d'uriner, accompagnée de vives douleurs ; les lavemens, des boissons mucilagineuses et des fomentations les dissipèrent, et le malade rendit, pendant trois jours, des urines d'une couleur de vin. Dix jours après la plaie étoit presque cicatrisée, et le malade sortit de l'hôpital vingt

jours après sa blessure pour rentrer dans son corps.

Observation *sur l'amputation dans l'articulation du bras avec l'épaule.*

Un carabinier de la 23e. demi-brigade d'Infanterie, entra à l'hôpital le 27 messidor an 7, blessé par un éclat de bombe, qui lui avoit fait une plaie et une forte contusion, qui s'étendoient depuis la partie postérieure et supérieure de l'omoplate droite, jusqu'à la partie moyenne et postérieure du bras, avec fracture de l'humérus en cet endroit. Le gonflement du bras étoit si considérable, que je ne pus observer que ce que je viens de dire. Le bras fut placé dans un appareil convenable, et ne fut pansé que le quatrième jour. Alors le gonflement diminua; la suppuration s'établit avec abondance jusqu'au vingtième jour. Ensuite des fusées se manifestèrent le long de la partie interne du bras; l'une d'elles parut au-dessus du tendon du grand pectoral, et j'en fis l'ouverture : l'introduction de mon doigt dans la plaie me fit découvrir la fracture du col de l'humérus en plusieurs pièces, et j'en retirai une assez considérable.

On délibéra l'amputation dans une consultation.

La compression faite par un aide intelligent sur l'artère sous-clavière, par le moyen du pouce, j'employai la méthode de *Bell* combinée avec celle de *La Faye*. Le malade couché sur un lit préparé à cet effet, je prolongeai l'incision que j'avois déjà faite à la partie interne du bras; ensuite l'incision externe et la tranversale faites, je détachai et relevai le lambeau formé par le deltoïde; je me débarrassai de la tête de l'os; puis, sans lier les vaisseaux, j'enlevai le bras en coupant les chairs, en biaisant du haut en bas pour laisser autant de tégumens que possible, sans cependant former un lambeau apparent. Je fis ensuite la ligature des artères; je rapprochai les lambeaux par des bandelettes agglutinatives, et le tout fut contenu par un bandage ordinaire.

Le quatrième jour la suppuration s'établit; au bout de quinze jours le malade se promenoit dans les cours de l'hôpital, et quarante-cinq jours après l'opération il fut entièrement guéri.

Observation *sur l'amputation du bras.*

Un canonnier du 6e. régiment d'Artillerie, fut apporté à l'hôpital, dans le courant de frimaire an 8, blessé d'un coup de feu à la partie moyenne et interne du bras droit. L'artère brachiale étoit ouverte à son tronc; il y eut une syncope produite par la perte du sang, et qui arrêta l'hémorragie; cependant, je plaçai un tourniquet d'attente. Les frictions et les topiques spiritueux furent employés inutilement pour ranimer la partie. Des taches livides se manifestèrent sur tout l'avant-bras; il survint des phlictènes, et au bout de trois jours la partie au-dessous de la plaie étoit putréfiée. L'amputation étoit la seule ressource; mais l'engorgement et la rougeur considérable de la partie supérieure du bras, opposoient un obstacle majeur à cette opération. Cependant, dans la crainte qu'il ne se formât des dépôts dans le lieu où il falloit opérer, et qu'un retard plus prolongé, dans un sujet affoibli, ne déterminât une fièvre putride, je résolus de faire l'opération. Je n'eus pas à me repentir de ce parti, car les premières incisions dissipèrent l'engorgement et la rougeur, et le moignon

se trouva dans l'état le plus favorable pour la réunion de la plaie. La guérison étoit complète au bout de trente-quatre jours.

Observation *sur un hydro-sarcocèle.*

Un sous-lieutenant de la 7e. demi-brigade d'Infanterie légère, entra à l'hôpital le 12 germinal an 7, pour faire opérer un hydrocèle ancien, du côté droit, produit par un squirre du testicule devenu très-volumineux. Le malade n'ayant point voulu se résoudre à l'opération définitive, avoit subi plusieurs ponctions; mais ayant, le jour de son entrée à l'hôpital, trop fatigué par la marche, le testicule, les bourses et le cordon spermatique, s'engorgèrent considérablement; l'inflammation et la douleur étoient alarmantes, et un vomissement continu, pendant près de deux jours, empêcha le malade de prendre aucune espèce de boisson.

La saignée, les lavemens, et les topiques convenables appliqués sur la partie, ne purent empêcher la formation d'un grand dépôt, qui s'ouvrit sur différens points des bourses, et fournit pendant plus de vingt jours une abondante suppuration, qui ne se termina que lorsque le testicule fut revenu à sa grosseur naturelle; ce qui n'eut lieu qu'au bout

de deux mois. Le malade guérit parfaitement.

Observation *sur la récision d'une partie du fémur à la suite d'une fracture.*

Un soldat de la 41e. demi-brigade d'Infanterie, fut porté à l'hôpital ayant une fracture à la cuisse gauche, vers la partie moyenne. J'en fis la réduction et la maintins dans l'appareil du Cit. *Manne*.

Au sixième mois de la fracture, il n'y avoit pas encore d'apparence de cale, sans que l'on eût pu cependant reconnoître l'obstacle qui s'opposoit à la formation. Quand on mettoit la partie en liberté, le fragment inférieur faisoit de suite saillie en dehors de la cuisse, et occasionnoit de vives douleurs au malade, surtout lorsque l'on exerçoit le moindre mouvement. N'espérant plus la consolidation de cette fracture, par des moyens ordinaires, je me déterminai de la tenter par la récision des bouts de l'os fracturé.

Je commençai par pratiquer une incision longitudinale, de deux pouces et demi de long, sur l'endroit où l'os faisoit saillie pour le mettre à découvert; je fis ensuite fléchir la jambe en dedans pour faire sortir le bout de l'os, après quoi je passai, entre lui et la plaie, une compresse

compresse longuette, dans un pli de laquelle j'avois mis une bande de cuir souple, afin de garantir les chairs de l'impression de la scie. Je détruisis avec le bistouri de légères adhérences, que l'os avoit contractées avec les parties voisines. J'enlevai les chairs qui recouvroient l'os, et je le sciai ensuite à deux travers de doigt de longueur. La récision du bout supérieur présentant trop de difficultés pour se servir de la scie, je me contentai de couper, par le moyen du bistouri, les chairs qui le recouvroient, et de racler l'os autant qu'il me fut possible. La partie fut mise dans l'appareil qui avoit déjà servi pour la fracture. Je réunis la plaie qui se cicatrisa; mais, deux mois après l'opération, on reconnoissoit encore de la mobilité dans la partie réséquée, en conséquence j'appliquai, sur toute l'extrémité, un bandage unissant, un peu serré, et je laissai le malade dans cet état.

A cette époque, la place fut contrainte de capituler, et mon départ de Malte m'empêcha de recueillir la suite de cette Observation.

Je remarque que cette opération eût été moins longue et douloureuse, si j'avois eu une scie un peu renversée, ou bien une lame de couteau faite en scie, pour pouvoir scier l'os de dedans au dehors.

Observation *sur un ozène vénérien.*

Un Commis de l'administration de l'hôpital militaire, avoit depuis environ trois ans un ulcère vénérien, qui occupoit tout l'intérieur, et avoit détruit la cloison cartilagineuse du nez : il avoit inutilement subi plusieurs traitemens.

N'espérant plus rien des remèdes internes, et dans le manque absolu de bons alimens où nous étions, je crus devoir attaquer cet état par les caustiques. Après quelques tentatives de ce genre, je préférai le fer rougi au feu. Les Observations de plusieurs grands Maîtres, recueillies par le Professeur *Percy*, et accréditées par sa propre autorité, m'enhardirent, et j'eus à me louer de cette méthode, puisqu'elle fut couronnée de succès. Le malade, bien guéri au bout de quinze jours, m'assura que cette opération faisoit plus de peur que de mal.

OBSERVATION *sur une hernie avec étranglement.*

UN caporal de la 80e. demi-brigade d'Infanterie de ligne, fut atteint, à la suite d'une débauche, d'une hernie inguinale étranglée d'un volume assez considérable ; le taxis ne put la faire rentrer : des topiques froids et astringens, des lavemens simples, et ensuite légèrement purgatifs, la saignée, les bains, furent également impuissans. Au bout de trente-six heures, le hoquet, le vomissement, le froid des pieds, appeloient l'opération. Avant de me déterminer, j'employai cependant les moyens suivans : je fis prendre au malade dix gouttes d'éther sur un morceau de sucre ; en même-tems, je fis donner un lavement avec du vin chaud, et appliquer des linges chauds sur la tumeur, qui commença à rentrer, et fut réduite entièrement en moins de six minutes par le taxis. Le malade eut ensuite des évacuations alvines et guérit.

FIN.

Veterinaires,